

# Contrastes

bpost  
PB-PP  
BELGIE(N) - BELGIQUE

ep  
Equipes Populaires

► N° 178 ■ Bimestriel ■ Janvier-Février 2017 ◀



# L'ère de la désinformation

Sommes-nous surinformés ou désinformés ? Le constat d'une surinformation - et donc de la difficulté de faire le tri et de comprendre la complexité du monde - est présent depuis de nombreuses années. Ce constat s'est renforcé avec l'arrivée d'internet à la fin des années 90.

Par contre, le phénomène de désinformation est plus récent et a pris une ampleur considérable avec l'avènement des réseaux sociaux, qui permettent à chacun de s'improviser journaliste au mépris de toutes les règles de déontologie (en particulier la vérification des sources) et de diffuser à l'échelle planétaire des informations ou des pseudo-informations qui entretiennent la confusion en relayant des rumeurs non vérifiées. Ou pire, de véhiculer des thèses complotistes franchement dangereuses pour la démocratie.

En effet, la confusion est totale et le doute s'installe. Qui désinforme, qui dit la vérité ? Pour mesurer à quel point il est difficile pour un citoyen lambda de comprendre le tourbillon dans lequel se trouve le monde des médias et de la communication, faites l'exercice suivant. Tapez dans le moteur de recherche d'internet : "Comment lutter contre la désinformation ?"

Vous tombez sur une liste totalement contradictoire d'articles de presse et de sites internet qui tantôt vous aident à "connaître la fiabilité des sites d'information" (le nouvel outil Décodex mis en place par le journal Le Monde), tantôt sur des sites (tels que L'apprenti survivaliste) qui vous donnent des conseils pour en finir avec la désinformation orchestrée par « les médias mainstream qui vous mentent et vous prennent pour un c... ».

Bref, tout et son contraire. Ce n'est plus seulement le règne de la confusion, mais celui de la méfiance totale, qui ont ouvert la voie au développement de théories du complot qui mettent à mal la crédibilité des médias et plus largement de toutes les institutions. Comme l'explique Marie Peltier dans son interview, "beaucoup d'acteurs de la société civile ont endossé le réflexe généralisé de méfiance envers le discours médiatique et politique. C'est ce qui constitue le socle du complotisme". Or, le complotisme ouvre grand la porte au populisme d'extrême droite.

Face au climat délétère ambiant, renforcé par une attaque frontale de la part de certains hommes politiques, (Trump, Fillon pour ne citer que les affaires récentes), de nombreux médias questionnent leurs pratiques. Ils se mobilisent également pour renouer un contrat de confiance avec les citoyens et les aider à s'y retrouver dans le magma bouillonnant d'informations plus farfelues - voire nauséabondes - les unes que les autres.

Dans cette dérive dangereuse et fulgurante qui semble échapper à tout le monde, la place de l'éducation nous questionne. A-t-on le temps de se poser pour éduquer nos enfants, pour essayer de comprendre la complexité du monde ?

C'est en tout cas une période propice à une réappropriation citoyenne des enjeux de société et à une révision en profondeur des rapports que nous entretenons avec nos institutions, dont les médias.

*Monique Van Dieren*

## Equipe de rédaction :

*Christine Steinbach, Monique Van Dieren,  
Claudia Benedetto, Guillaume Lohest*

**Rédactrice en chef :** *Monique Van Dieren*

**Mise en page :** *Hassan Govahian*

## Editeur responsable :

*Christine Steinbach, 8, rue du Lombard  
5000 Namur - Tél : 081/73.40.86  
secretariat@equipespopulaires.be*

**Prix au n° :** 2 €

**Pour s'abonner** (Contrastes + Fourmilière) :  
Versez 15 € au compte BE46 7865 7139 3436  
des Equipes Populaires, avec la mention :  
"Abonnement à Contrastes" + votre nom



# UNE ÈRE “POST-VÉRITÉ” ? OUI, MAIS...



cc.Jeanne Menjoulet

Et tout à coup, nous avons changé d'époque. En 2016, nous serions entrés dans l'ère de la “post-vérité”, c'est-à-dire littéralement de “l'après-vérité”. Que signifie cette expression ? Comment s'est-elle imposée dans notre vision du monde au point d'avoir été sacrée “mot de l'année” en langue anglaise par le dictionnaire britannique Oxford ? Et surtout, est-elle adaptée à la situation, est-elle pertinente ?

Quelques jours après le référendum sur la sortie du Royaume-Uni de l'UE (le Brexit), la rédactrice en chef du *Guardian*, Katharine Viner, publie un long article intitulé « Comment la technologie a perturbé la vérité ». Elle y développe la thèse suivante : en résumé, le rapport aux données factuelles et à la vérité des événements serait aujourd'hui assez souple, voire carrément inexistant, chez un nombre croissant de personnalités politiques de premier plan et dans l'opinion publique en général. Ce phénomène est lié au bouleversement du rapport à l'information engendré par les réseaux sociaux. Katharine Viner reprend notamment l'exemple de la promesse-phare faite par les candidats en faveur du Brexit. Ceux-ci affirmaient qu'en cas de sortie de l'UE, le Royaume-Uni pourrait réinjecter 350 millions de Livres Sterling par semaine dans son système de protection sociale. Malgré le démontage rapide de cet argument par divers médias et spécialistes, ce mensonge a fait mouche dans l'opinion. Quelques heures après l'annonce des résultats, Nigel Farage, alors leader du parti d'extrême droite U-Kip et partisan de la sortie de l'UE, reconnaît d'ailleurs qu'il ne peut pas garantir cet apport financier promis. Mais qu'importe : dans l'ère de la « post-vérité », le mensonge conscient rapporte des voix.

## A chacun sa vérité

L'élection de Donald Trump est évidemment l'autre grand événement de 2016 qui donne à ce concept de « post-vérité » toute sa portée. Le milliardaire a accumulé les déclarations mensongères, outrancières et approximatives, sans que cela ait desservi sa cause. Au contraire, sa stratégie de communication « anti-médias » a parfaitement fonctionné. Il est également avéré que des dizaines de sites de fausses informations ont contribué à alimenter le buzz autour de Donald Trump et à renforcer la défiance envers Hillary Clinton. Ces fausses informations sont souvent purement et simplement inventées par des sites « indépendants » dont l'unique objectif est de générer un grand nombre de vues et de clics pour vendre de la publicité<sup>1</sup>. Un titre-choc du genre « L'ancien chasseur de primes de Clinton avoue avoir tué des gens pour de l'argent » (l'exemple est authentique) attire beaucoup plus d'internautes friands de scandales (bien que ce soit totalement faux) que des articles sérieux reposant sur des recoupements d'informations. La cérémonie d'investiture de Donald Trump a récemment confirmé que le nouveau président des États-Unis ne compte pas changer de rapport à la vérité. Refusant de reconnaître la faible assistance présente ce jour-là, son équipe



→ a proposé sa version de la vérité, rebaptisée en « faits alternatifs » : la foule présente « a été la plus importante à avoir jamais assisté à une prestation de serment, point final » a-t-on décrété du côté de chez Trump.

Ce recul d'un certain consensus autour de ce qui est vrai et de ce qui ne l'est pas, au profit d'un affrontement de « points de vue », de rumeurs et de récits stéréotypés, est notamment permis par un climat de méfiance généralisée envers les institutions (médias, sciences, partis politiques, etc.) et entretenu par le fonctionnement des réseaux sociaux. Sur Facebook, par exemple, le tri des publications visibles par les utilisateurs se fait en fonction de leurs centres d'intérêts, ce qui conduit à des « bulles » d'opinions qui peuvent coexister dans une sorte de chaos informationnel où tout semble se valoir. « *De plus en plus, écrit Katharine Viner, ce qui passe pour des faits n'est qu'un point de vue de quelqu'un qui pense que c'est vrai - et la technologie a permis à ces "faits" de circuler facilement.* »<sup>2</sup>

### La faute aux médias ?

Toutefois, le concept de « post-vérité » ne fait pas l'unanimité. Les médias traditionnels le brandissent comme une explication commode à la montée des populismes. Trop commode, disent certains, au premier rang desquels l'économiste Frédéric Lordon. Celui-ci s'insurge contre l'absence d'autocritique du monde des médias<sup>3</sup>. À ses yeux, ceux-ci sont responsables de la situation qui permet à des Trump de triompher. Pour Lordon, si les électeurs sont séduits par les discours faussement « anti-système » de leaders populistes, c'est parce que le « système médiatique » a évacué toute dimension politique dans son traitement des événements. « Les médias » auraient en quelque sorte accepté et favorisé l'hégémonie culturelle du néolibéralisme, en le présentant comme une donnée naturelle. Ils auraient décrédibilisé, par prétendu réalisme, toutes les authentiques alternatives de gauche. Quant à la pratique du « fact-checking » (vérification des faits), à la multiplication des « décodeurs » aujourd'hui dans la presse, ce ne serait qu'une réaction pathétique et inutile. Lordon réaffirme donc avec force la critique des médias telle que l'a faite Serge Halimi dans son livre « Les nouveaux chiens de garde » écrit en 2005 et adapté à l'écran en 2012.

Cette piqure de rappel sur la responsabilité des grands médias dans leur perte de crédibilité est à la fois prolongée et nuancée par Daniel Schneidermann, journaliste français qui anime le

site indépendant de décryptage des médias *Arrêt sur images*. Lordon a raison, dit-il, de rappeler que les faits bruts n'existent pas, qu'ils sont toujours perçus à travers une grille de lecture et que l'alibi de neutralité des médias est un trompe-l'œil. Mais il pointe l'incohérence d'une critique excessive des médias. Quel aurait été l'intérêt de ceux-ci à faire élire un président qui les méprise et les menace ? Pourquoi ont-ils donné une telle audience au protectionnisme de Trump s'ils sont les « chiens de garde » de la mondialisation néolibérale ? « *Sans doute parce que « la presse » n'obéit pas seulement à l'objectif unique que lui assigneraient, selon Lordon, ses patrons milliardaires (marteler les bienfaits de la mondialisation heureuse). Elle est le jouet d'injonctions implicites contradictoires : marteler ces bienfaits, certes, ET faire de l'audience et du spectacle, y compris avec les plus spectaculaires gladiateurs combattant cette mondialisation, ou feignant de la combattre.* »<sup>4</sup> Par ailleurs, estime encore Schneidermann, le fact-checking est peut-être insuffisant, tardif, inefficace, mais il n'est pas pour autant inutile. Par exemple, ajoute-t-il, quand les décodeurs du journal *Le Monde* démontent les mensonges de François Fillon sur le bilan du thatchérisme en Angleterre, on peut difficilement les taxer de « chiens de garde du néolibéralisme ».

### Un océan de confusion

En outre, la critique totale des médias, telle que la pratique Lordon et, avec lui, une bonne partie de la gauche radicale, risque de passer à côté d'un autre phénomène qui explique l'apparition du concept de « post-vérité ». Il s'agit de l'immense zone trouble de la production et de la circulation d'informations hors des circuits classiques, sur des milliers de blogs, de sites de soi-disant « ré-information », sur les réseaux sociaux. Il y règne une grande confusion (voir encadré). On peut y trouver des initiatives de très grande qualité, mais aussi des réseaux de propagande d'extrême droite, des hoax grossiers (voir article en pages 10-12), des véritables gourous de l'opinion, des théories du complot... La démocratisation des pratiques d'information a longtemps été vue comme une opportunité : chacun pouvait devenir un média indépendant ! Mais on voit aujourd'hui quelle débouche sur un relativisme chaotique et inquiétant. Le vrai, le faux et le douteux se mélangent sur les pages Facebook et dans l'esprit des gens.

Alors, l'ère de la post-vérité ? Concept pertinent ou non ? Pour le philosophe Michaël Foessel, il faut distinguer les registres. « *La confrontation entre les discours et les faits appartient à la déontologie journalistique : on*

### A MEDITER...

Beaucoup d'informations alternatives circulent hors des circuits classiques, sur des milliers de blogs, de sites de soi-disant « ré-information », sur les réseaux sociaux. Cela peut créer une grande confusion...

- **Y a-t-il certains sujets à propos desquels je ne sais plus ce qui est vrai et ce qui est faux ?**
- **Quels sont, au contraire, les sujets à propos desquels je suis « sûr de mon fait » ?**
- **Pourquoi cette différence ? Quel est le critère décisif qui me permet d'adopter un point de vue ?**

peut légitimement espérer que cette vérification joue un rôle dans le comportement des électeurs. Mais la politique, du moins dans sa version démocratique, commence lorsque l'on admet que les faits sociaux sont toujours déjà pris dans des interprétations. Quand François Fillon, dont le style n'a pourtant rien à voir avec celui de Trump, affirme que la France est en « faillite », il n'annonce pas un fait, il raconte une histoire. »<sup>5</sup>

On peut lui opposer une autre histoire sans remettre en cause les faits, par exemple en proposant de « distinguer la logique de l'Etat de celle d'une entreprise au nom de la puissance monétaire dont est capable le premier. » La vérification des faits est indispensable à assurer les conditions du débat démocratique. Mais c'est sur le terrain de la narration que l'enjeu est essentiel. Quelle histoire proposons-nous ? Actuellement, la dénonciation généralisée du « système » (médias, politiques, finance) semble surtout bénéficier à nos adversaires politiques, c'est-à-dire à l'extrême droite. Trump, Le Pen, Poutine, entre autres, parviennent à alimenter et à capter la rage « anti-système » à leur profit. Et cela, en grande partie grâce à de véritables stratégies de propagande sur les réseaux sociaux.

### La proie et l'ombre

Il est donc urgent d'ajuster le regard critique sur les médias à l'ensemble de ce qui façonne aujourd'hui les opinions. C'est-à-dire, toujours en partie à la presse écrite et audiovisuelle, mais aussi et surtout à cet immense océan d'informations non vérifiées et de récits prêt-à-penser qui bénéficient souvent, par principe d'opposition, d'une plus grande indulgence des critiques de gauche que les médias institutionnels. Il n'est évidemment pas question ici de souhaiter une quelconque censure, mais d'appréhender les risques à leur juste mesure. Les collusions d'intérêts, la concentration financière des grands médias, la tendance des éditorialistes à orienter l'opinion restent à dénoncer. Mais il faut prendre acte du fait que c'est en-dehors de ces canaux traditionnels, précisément parce qu'ils ont perdu une grande part de leur crédibilité, que se propagent aujourd'hui des visions du monde qui tournent le dos, non seulement à un certain idéal de fidélité au réel, mais aussi à la démocratie. Dans une fable célèbre, Esopé, puis Lafontaine, racontent l'histoire d'un chien qui, voyant sa proie reflétée dans l'eau, la lâcha pour tenter de se saisir du reflet. Il faillit se noyer, et « n'eut ni l'ombre ni le corps ». Cette fable peut nous questionner. À force de tirer à boulets rouges sur les médias et les institutions qui se sont acoquinés avec le néolibéralisme, ne risque-

t-on pas de perdre les fondements de notre démocratie dans l'aventure, emportés par les flots d'une rage populaire captée par des idéologies réactionnaires ? Certains signes sont inquiétants.

Guillaume Lohest

1 Benoît Le Corre, « En Macédoine, Trump est une machine à cash pour des sites d'info crapuleux » sur Rue89, 4 novembre 2016.

2 Luc Vinogradoff, « Les médias dans l'ère « de la politique post-vérité », dans *Le Monde*, 12 juillet 2016.

3 Frédéric Lordon, « Politique post-vérité ou journalisme post-politique ? » dans *Le Monde Diplomatique*, 22 novembre 2016.

4 Daniel Schneidermann, « Le fact-checking, impuisant mais nécessaire » dans *Libération*, 27 novembre 2016.

5 Michaël Foessel, « Après la vérité ? », dans *Libération*, 1<sup>er</sup> décembre 2016.

### UNE CONFUSION GÉNÉRALISÉE... L'EXEMPLE DU « GAZODUC » EN SYRIE

Certaines fausses infos sont très simples à démonter. Elles relatent un fait qui n'a pas eu lieu, travestissent des photos, des dates ou des lieux. Le problème de ces fausses infos ponctuelles, c'est leur nombre, et l'absence de vérification par ceux qui les lisent.

Il est par contre beaucoup plus compliqué de déconstruire des « théories » plus globales, qui s'appuient sur des éléments réels mais en inventant, ou en exagérant, les liens de cause à effet. Parfois, il s'agit de théories du complot assez claires. Mais bien souvent, on est en présence de discours confus, d'un ensemble d'arguments et de convictions qui utilisent des portions de vérités au service de grilles de lecture politiques figées.

Un exemple ? Une théorie a énormément circulé au sujet de la guerre en Syrie : celle qui prétend que le conflit serait dû à des opérations de déstabilisation venues de l'extérieur (de l'Occident) à cause d'une histoire de gazoducs. Ce récit a été repris par toute une série d'acteurs : de l'extrême droite à l'extrême gauche, des médias classiques (notamment France 2 avec l'émission *Un Œil sur la planète* du 18 février 2016) aux sites complotistes, des militants pacifistes aux éditorialistes conservateurs...

Ce qui sème la confusion, c'est qu'il y a eu effectivement des projets de gazoducs avérés dans la région. Mais la chronologie, l'analyse complexe des acteurs en présence et, surtout, l'abondance de témoignages de civils syriens, établissent avec certitude que l'origine du conflit est la répression brutale et disproportionnée d'une contestation pacifique populaire spontanée. Néanmoins, la confusion demeure, car chacun trouve dans le récit du gazoduc une manière de conforter sa propre grille de lecture, anti-impérialiste pour les uns, ouvertement pro-Assad pour d'autres... Et le décodage par certains médias, minutieux et précis, ne suffit pas à lever les doutes. Faut-il parler de « post-vérité » ? Peut-être plutôt de confusion généralisée : on bricole, avec des petits morceaux de vérité, des théories fumeuses qui nous arrangent.

Pour aller plus loin sur ce sujet, voir notamment Cédric Mas, « Syrie, pour en finir avec cette histoire de gazoducs », billet invité sur le blog de Paul Jorion [www.pauljorion.com](http://www.pauljorion.com).

# QUAND INTERNET BROUILLE LES CARTES DE L'INFORMATION

**F**ake news, intox, rumeurs... circulent sur la toile. Nous pouvons tous aujourd'hui diffuser une information mais sommes-nous tous pour autant qualifiés pour le faire ? Le journaliste doit faire face à un nouvel enjeu crucial : pour la première fois dans l'histoire, il n'est plus perçu comme le seul gardien de l'information. Il doit faire face à une crise de légitimité, à une méfiance du public vis-à-vis de sa fonction. Mais comment en sommes-nous arrivés là ?

Les théories du complot et autres rumeurs ont toujours existé. Il est vrai que l'arrivée d'internet a permis notamment à ces théories de toucher un public plus large mais il n'empêche qu'elles existaient déjà. En revanche, ce qui est nouveau, c'est qu'un haut représentant comme le président des Etats-Unis affiche clairement son mépris pour les faits et pour les journalistes dans leur ensemble. Il leur a déclaré la guerre en les faisant passer pour des menteurs. Et l'argument a fait mouche auprès d'une partie du public.

La première règle énoncée dans le code belge de déontologie journalistique s'intitule "Informé dans le respect de la vérité". Celle-ci aborde notamment la vérification des sources. Un article attire l'attention à l'heure où la notion même de faits est mise à mal : « Les journalistes font clairement la distinction aux yeux du public entre les faits, les analyses et les opinions ».

## 7 milliards de journalistes ?

A en juger par la définition faite par ce même code, « Est journaliste toute personne qui contribue directement à la collecte, au traitement éditorial, à la production et/ou à la diffusion d'informations, par l'intermédiaire d'un média, à destination d'un public et dans l'intérêt de celui-ci. » D'un premier abord, cela semble être dans les cordes de tout le monde. Pour la plupart d'entre nous, diffuser une information est devenu chose courante grâce à l'avènement du smartphone. Comme le dit Nathalie Dolé<sup>1</sup>, « le public est devenu producteur, source, correcteur, commentateur, bientôt prescripteur... ». Mais il ne réalise pas systématiquement des tâches pourtant essentielles : la vérification des sources, leur recoupement, la confrontation d'avis divergents... N'est pas journaliste qui veut !

L'accès à ces technologies facilite une liberté d'expression incomparable. On est passé progressivement d'une relation à sens unique (émetteur->récepteur) à une relation à double entrée (émetteur<—>récepteur) avec l'arrivée notamment du courrier des lecteurs qui permettait à ces derniers de réagir à l'actualité, de la commenter. Tout s'est accéléré avec l'arrivée d'internet et des réseaux sociaux. Le dispositif des réseaux sociaux n'est pas conçu au départ pour la presse et l'actualité. Mais les journalistes vont se saisir de ce nouvel outil de diffusion d'information. Pour certains, ce dernier doit être complémentaire au travail de terrain mais ne doit en aucun cas le remplacer. Les réseaux sociaux ont pour avantage de faciliter grandement le travail du reporter qui arrivera à joindre plus facilement une source qu'auparavant. Ils sont d'autant plus utiles pour les reporters qui se rendent à l'étranger. Les journalistes les utilisent également pour recueillir du témoignage, diffuser leurs infos, faire de la promo, traiter les messages d'alerte, chercher une idée de sujet, identifier les tendances, avoir des suggestions d'angles.

L'immédiateté de l'information qui s'est accrue avec l'arrivée des réseaux sociaux a des effets pervers bien connus : le traitement de flux quasi infini d'informations complique la tâche du journaliste dans son travail de tri et de vérification. Ce qui risque d'augmenter sa charge de travail. Autre conséquence à déplorer ; les erreurs liées à un manque de prise de distance par rapport aux faits bruts qui défilent sur les écrans. La tentation est grande de se laisser bercer par la facilité et de vérifier plus tard.

Le journaliste est également redevable envers le public qui lui transmet des informations et lui suggère des idées de sujets. Le public n'attend



cc.Pexels-Unsplash

plus sagement que l'information lui soit transmise, il demande des comptes au journaliste et le critique publiquement. Il participe pleinement au processus de production de l'information.

Pour la première fois dans l'histoire, toute personne peut désormais constituer son propre média en créant son site ou son blog. L'accès à une information gratuite sur internet alimente le fantasme du journaliste citoyen<sup>2</sup>. En rendant une information gratuite, on a en même temps déprécié le travail de journaliste et contribué ainsi à la dévalorisation du métier. Les médias ont par la suite - assez tardivement - rectifié le tir en proposant une offre d'informations unique (payante) ou mixte (gratuite et payante). Mais il est difficile de modifier en profondeur les comportements déjà bien enracinés des internautes.

### Faits, rumeurs et intox

Le rapport à l'information a profondément changé. Ère du « Tout, tout de suite » et de l'instan-tanéité de l'information provoque un électrochoc dans les pratiques journalistiques. Et accentue la concurrence, la pression de « qui va sortir en premier l'information ? » Quand la place dévolue à la vérification des informations s'amenuise, les erreurs et approximations pointent le bout de leur nez. Ce piège jette le discrédit sur la profession et relègue le journaliste au plan de scribe au service du Pouvoir. La méfiance est de mise. La confusion s'installe. La nébuleuse qu'est la toile fait cohabiter fausses informations et informations vérifiées. Comment s'y retrouver ? Qui dit la vérité ?

La campagne électorale de Donald Trump en est l'exemple criant. Même les faits avérés sont présentés comme des données relatives. Et d'autant

plus, à une époque où l'*establishment*, les institutions traditionnelles (partis politiques classiques, médias traditionnels) sont profondément remis en question, voire même rejetés par l'opinion. Les chiffres ne suffisent plus pour convaincre de la véracité d'un fait. Aujourd'hui, on fait davantage confiance à une information partagée par un « ami » que par une information issue d'un organe de presse ! Ce qui laisse un boulevard à ceux qui souhaitent entretenir la confusion pour des raisons obscures.

La méfiance envers les médias traditionnels est en réalité un rejet de la norme. « *Les individus ne perçoivent plus les informations en tant que telles mais comme des injonctions qu'ils ne supportent plus. C'est la responsabilité des élites qui ont trop souvent présenté leur parole comme des évidences, des vérités inquestionnables.* » explique Michael Foessel, philosophe lors d'un débat organisé par le quotidien français *Libération* sur la post-vérité.

Daniel Schneidermann, journaliste et chroniqueur à *Arrêt sur images*, qui faisait aussi partie du débat, pointe lui une autre raison de la méfiance : Les principaux médias ont défendu une idéologie et une politique économique : celles du libre-échange et de la mondialisation heureuse. Mais certaines personnes subissent cette idéologie. Selon lui, la concentration financière des groupes de presse contribue un peu plus à l'uniformisation de l'information et accentue la pression sur l'indépendance des médias. Il estime qu'internet permet de rééquilibrer la donne car les minorités peuvent s'y exprimer.

Tous ces changements peuvent en réalité représenter une formidable opportunité pour les journalistes. Cela les pousse à questionner leurs pratiques, à se réinventer. Face aux divagations conscientes de Donald Trump, les médias amé- →

→ ricains s'interrogent sur la méthode à adopter vis-à-vis de la Maison blanche. Vont-ils accepter de relayer les mensonges du président, ou au contraire vont-ils essayer d'obtenir les informations par un autre biais, de chercher de nouvelles sources, revenir aux fondamentaux du journalisme d'investigation ? La chaîne d'information CNN par exemple a décidé de ne pas diffuser la première déclaration à la presse du porte-parole de la Maison blanche. Mais est-ce judicieux ? Cela va-t-il alimenter un peu plus les complottistes ou au contraire revaloriser le métier ?

Certains représentants politiques ont une responsabilité dans l'étiollement du rapport aux faits, qu'ils n'hésitent pas à qualifier de mensonges. Un article publié sur le site du journal *Le Monde*<sup>3</sup> relate un événement pour le moins interpellant. Pendant la campagne du Brexit l'année dernière, le camp du OUI à une sortie de l'UE a propagé plusieurs intox parmi lesquelles celle du bénéfice financier pour le Royaume-Uni de sortir de l'UE. Cet argument a largement été contesté dans les médias. Mais il était trop tard, l'intox avait déjà fait son bout

de chemin. Cet exemple montre clairement que lorsqu'il y a une crise de confiance dans les institutions, ce n'est jamais bon pour la démocratie. Qui croire ? Nous n'avons jamais eu accès à autant d'informations, nous jonglons au quotidien avec des informations et pourtant, nous ne sommes pas encore suffisamment préparés, entraînés à faire face à ce flux infini.

Beaucoup de gens s'informent uniquement sur Facebook, en particulier les jeunes de 18-35 ans. Ce qui peut être un problème. Là où un journal expose les différents points de vue liés à un événement, le réseau social, lui, nous enferme dans notre bulle. Facebook fonctionne avec un algorithme qui fait apparaître en priorité les informations qui sont susceptibles de nous intéresser. Ce qui laisse peu de place pour la confrontation des points de vue, le débat d'idées.

Comme le dit Jon Henley, journaliste au quotidien britannique *The Guardian*, Facebook est le plus grand éditeur d'informations au monde puisque c'est une plateforme qui héberge les productions de ses membres. C'est une énorme

## Comment rétablir la confiance ?

**Le monde médiatique est en pleine réflexion pour combattre les fausses informations qui circulent sur Internet afin de rétablir une certaine légitimité de leur profession auprès de l'opinion publique. La question n'est pas neuve mais il devient urgent de s'en saisir. La balle est dans le camp des journalistes mais aussi du public...**

La première tâche est celle de la **réhabilitation des faits**. C'est ce qu'on appelle *Le Fact checking* ou la vérification de données. C'est le cas des *décodeurs* sur le Monde.fr depuis 2007 ou encore de *Libé Désintox*. Le but est de décortiquer, analyser une déclaration ou des chiffres. Ou encore de vérifier si des photos ou vidéos ne sont pas détournées de leur sens premier ou truquées. Et de dire clairement si c'est vrai ou faux ou plus nuancé que ça ne l'est présenté.

Difficile de se prononcer sur l'efficacité du fact checking. Mais comme le pointe le philosophe Michael Foessel lors d'un débat organisé par le quotidien français Libération sur la post-vérité, ce qui est tout aussi important que le fact checking, c'est d'expliquer les stratégies de communication qui se cachent derrière le dévoilement d'une information, ses motivations.

Les médias tentent également **d'améliorer les échanges avec leurs confrères sur la vérification des données**, faire des alliances stratégiques pour combattre les fausses informations semble nécessaire. La coalition First Draft (2015) en est un exemple. Celle-ci

rassemble des organes de presse internationaux, des réseaux sociaux, des ONG des droits de l'homme et vise à échanger sur les bonnes pratiques à adopter face aux informations qui circulent sur internet et se présente comme un réseau d'échanges et de réflexion.

Ils cherchent aussi à **développer des « outils pédagogiques »** qui permettent de dénicher les sites de fausses informations. Par exemple, l'initiative *Décodeur* lancée tout récemment par le quotidien *Le Monde* est une sorte de boîte à outils qui a pour objectif d'analyser la pertinence et la fiabilité de 600 sites internet français, allemands anglais et américains. Il propose un classement par type de site (parodique, sites collectifs, sites complottistes, mensongers, trompeurs, sites peu fiables ou très orientés, sites très fiables).

*Décodeur* met gratuitement à disposition un moteur de recherche qui permet de se renseigner sur un site. Il permet aux utilisateurs de Google Chrome et Firefox d'être avertis lorsqu'ils liront un article venant de l'un des sites recensés ; et enfin un bot (robot) sur la messagerie Messenger de Facebook donnera aux internautes des réponses automatiques sur les sites qu'ils veulent vérifier et des conseils sur la manière de vérifier l'information.

D'autres démarches journalistiques peuvent grandement contribuer à les rapprocher du public. Lesquelles ?

**Combattre les abstractions.** Pour le philosophe Michaël Foessel, « une des dimensions de la riposte aux mensonges, c'est évi-

caisse de résonance, un outil qui peut être au service de la manipulation. Mais le véritable problème se situe au niveau de la *fachosphère* et des sites de désinformation.

L'épreuve que traverse le journalisme aujourd'hui témoigne surtout d'une société malade où les citoyens déçus par les institutions classiques - parfois à juste titre - veulent du changement. Populismes et autres simplismes gagnent en crédibilité. Pour contrecarrer ce phénomène, il ne suffit évidemment pas de revaloriser le métier de journaliste dans les yeux de l'opinion. Les politiques ont aussi leur part de responsabilité. Aujourd'hui, les uns et les autres ne peuvent plus ignorer l'ampleur de la désillusion qui leur est adressée. Et devront réagir en conséquence.

*Claudia Benedetto*

1. Journalistes et réseaux sociaux : évolution ou révolution ? Nathalie Dolé coll. Journalisme responsable, éditions Alliance internationale des journalistes, p. 26, octobre 2012.

2. Certains préfèrent l'expression de journalisme participatif ou journalisme ordinaire. Ces terminologies font référence à « L'intervention de non-professionnels du journalisme dans la production et la diffusion d'informations d'actualité sur Internet. » Création, contribution, recommandation : les strates du journalisme participatif, Franck Rebillard, Les cahiers du journalisme, 2011.

3. **Quand le débat démocratique se passe de faits**, Samuel Laurent, 2 juillet 2016.  
En savoir plus sur [www.lemonde.fr/idees/article/2016/07/02/quand-le-debat-democratique-laisse-les-faits-de-cote\\_4962408\\_3232.html#shcdd0v9DY9gyAQQ.99](http://www.lemonde.fr/idees/article/2016/07/02/quand-le-debat-democratique-laisse-les-faits-de-cote_4962408_3232.html#shcdd0v9DY9gyAQQ.99)

### A MEDITER...

Pour la plupart d'entre nous, diffuser une information est devenue chose courante. Le spectateur-lecteur devient à son tour acteur, émetteur d'informations. L'avènement du smartphone et la place toujours plus importante occupée par les réseaux sociaux pour communiquer, ont profondément modifié le rapport au traitement d'une information. Le travail journalistique exige cependant des tâches essentielles telles que la vérification des sources, leur recoupement, la confrontation d'avis divergents.

***Est-il donné à tout le monde de s'improviser journaliste ? Quelles balises se donne-t-on avant de diffuser ou relayer une information, que ce soit sur les réseaux sociaux ou dans les revues associatives, par exemple ?***

demment de rétablir les faits mais c'est aussi par exemple, à côté du combat des chiffres sur le nombre de réfugiés, de raconter leur histoire, afin qu'on puisse se les représenter (...). Les journalistes doivent combattre les abstractions que comportent de tels discours en mettant des visages sur les migrants. Car sous les abstractions des discours populistes peuvent se cacher des monstruosités... ».

**Se questionner sur la notion d'impartialité.** Faut-il la brandir fièrement ou au contraire reconnaître que le journaliste a un point de vue sur le sujet qu'il traite mais qu'il garantit que son boulot (collecte, tri, sélection, pluralisme des sources...) sera fait correctement avec le souci de l'honnêteté intellectuelle comme arrière fond ?

**Mieux « cohabiter » avec le public**, l'intégrer dans certaines étapes de production de l'information. Par exemple, en 2009 lors de la couverture du décès d'un homme lors d'une manifestation d'opposants au G20 à Londres par le quotidien britannique *The Guardian*, les journalistes ont notamment mené une partie de leur investigation sur les réseaux sociaux. « *En fouinant à la fois sur le terrain mais aussi dans les réseaux sociaux et du côté des militants, nous avons découvert ce qui s'était passé dans les 30 dernières minutes avant la mort du gars. En tant que journalistes, on s'est intégré dans ce groupe, on a cherché avec eux... Et à la fin on a récupéré une vidéo dans laquelle on voit l'homme se faire attaquer par la police.*<sup>1</sup> » C'est ce qu'on appelle l'*open journalisme* ou *coproduction de l'information*. Il fait référence à une autre manière « de produire, d'actualiser, de contextualiser, de mettre en débat les informations. Mais les journalistes restent maîtres sur le contenu et sur la démarche. » Le New York Times collabore aussi

avec des citoyens quand il est difficile d'avoir accès aux sources comme pour le conflit syrien.

#### **Accentuer la transparence dans la démarche journalistique.**

Cela consiste à rendre public tout le travail qui a été réalisé par le journaliste avant d'aboutir à sa conclusion. Le but étant de crédibiliser tout le processus journalistique. Et calmer les visées complotistes. Certains le font déjà en rendant publiques des données brutes.

**Demander le soutien financier du public.** Prôner une presse libre auprès de l'opinion, c'est aussi lui demander de participer à son financement en souscrivant un abonnement à la presse papier ou internet. Car une presse de qualité a un coût.

**Promouvoir le journalisme d'investigation.** Les initiatives comme *Médor* peuvent concourir à redorer le blason des journalistes. On assume ici le fait de prendre le temps qu'il faut pour mener des enquêtes et on n'hésite pas à faire de longs articles qui expliquent les tenants et aboutissants d'un sujet. Autre exemple : le *Consortium international des journalistes d'investigation*, qui regroupe notamment des journalistes de différents médias tels que *Le Soir*, *Knack* ou *De Tijd*, a permis de révéler les scandales fiscaux des *SwissLeaks*, *LuxLeaks* et des *Panama Papers*. Ces initiatives contribuent à réhabiliter un certain respect du journalisme comme garant de la démocratie.

1 Journalistes et réseaux sociaux : évolution ou révolution ? Nathalie Dolé coll. Journalisme responsable, éditions Alliance internationale des journalistes, p. 32, octobre 2012.

# LE HOAX, UN VIRUS QUI TRAVERSE VOTRE ÉCRAN



cc:Pxels-Unsplash

**H**oax est un mot anglais qui signifie « canular ». Mais sur internet, canular n'est pas vraiment le terme ad hoc parce qu'il manque de nuances. Si sur le principe, un hoax est bien un canular, il convient d'y ajouter quelques adjectifs : pervers, fallacieux, diffamatoire... Car sous des apparences d'information, il brouille la carte de l'information médiatique.

Concrètement, qu'est-ce que c'est ? Il s'agit d'un message informatique qui circule par e-mail ou sur les réseaux sociaux tels que Facebook ou Twitter. Il prend une apparence d'urgence, à transférer au plus grand nombre. Son but affiché ? Faire de vous un héros d'internet : il sauve vos contacts d'un nouveau virus, il vous alerte contre une personne malveillante sur les réseaux sociaux, il vous invite à donner votre sang de type A- à cette petite fille atteinte d'une maladie orpheline.

Le hoax fait généralement appel à vos sentiments, à votre bienveillance ou vos craintes. Il joue sur l'injustice, sur la colère, la pitié. En partageant un hoax, vous avez l'impression de rendre service à vos amis, à votre communauté, ou de relayer une information importante... Mais qu'en est-il en réalité ?

## Autopsie d'un Hoax

Prenons un exemple à l'apparence innocente. Si vous êtes sur Facebook, vous aurez sans doute vu même ou partagé le message alertant les uti-

lisateurs qu'ils doivent protéger leurs données personnelles (voir encadré). Les médias traditionnels ont aussi écrit sur ce sujet en janvier.

Outre le fait que publier un statut sur Facebook n'a aucune valeur juridique et que les articles de loi s'y rapportant n'ont presque aucun rapport avec la protection de la vie privée, ce message fait sa première apparition en 2012, année d'entrée du réseau social à la bourse de New York. Son but étant simplement de dévaloriser le cours de l'action. L'auteur premier était-il un concurrent ? Un ex-employé mécontent ? Des spéculateurs ? Il est impossible de le savoir...

Relevons les « indices suspects » qui se retrouvent généralement dans tous les Hoax :

# Indice suspect 1 : La notion d'urgence : Dans ce cas, Facebook devient une entité publique, vous n'êtes plus en sécurité !

# Indice suspect 2 : Le fond et la forme : Ici, le texte est d'apparence légale mais, assorti d'une note, il ne fait pas référence aux conditions

d'utilisation du réseau social, il contient une mise en garde.

# Indice suspect 3 : l'invitation à copier/coller

# Indice suspect 4 : L'absence de sources.

Ce premier exemple est qualifié plus haut d'innocent, parce qu'il ne porte atteinte qu'à l'utilisateur qui le partage dans le sens où il affiche ainsi sa crédulité ; c'est le premier symptôme du virus !

**Premier réflexe à avoir : copiez/collez, oui mais... dans votre moteur de recherche, et pas sur votre page personnelle ! Si un message vous semble étrange, c'est le moyen le plus simple pour en vérifier l'authenticité.**

### Transfusion non contrôlée

Les hoax ne portent pas seulement atteinte à la réputation de celui qui les transmet. Ils ciblent parfois une personne en particulier ou une communauté. Ils servent les intérêts personnels d'un particulier ou d'un groupe organisé.

Prenons l'exemple du message qui a été massivement retweeté (Partagé sur le réseau Twitter) à propos du massacre des enfants chrétiens en Syrie. Un site spécialisé dans le repérage des hoax (Hoaxbuster - voir plus loin) a pu retracer l'origine du message : Il a été publié pour la première fois par un internaute qui se revendique, je cite « Anti-gauche, antimusulmans et suivi (a pour « ami » ndlr) par@MLPofficiel » (Le compte twitter officiel de Marine Le Pen, ndlr). Son tweet est assorti d'une photo où l'on voit un enfant sous-alimenté être piétiné par un homme. Cette photo est en fait tirée d'un article dénonçant les pratiques d'un gourou en Inde qui soignait les enfants enrhumés avec ses pieds. Cet homme a été arrêté et écroué pour ces faits.

La diffusion massive et assumée de ce type de message influe sur l'opinion des lecteurs qui pourront à leur tour devenir les diffuseurs de messages fallacieux et/ou diffamatoires. Le hoax est donc aussi un outil de propagande à prendre très au sérieux.

**Bon réflexe à avoir devant une photo choc : Usez et abusez de l'option image de Google : Faites un clic droit sur une image puis, cliquez sur « copier l'URL de l'image ». Rendez-vous sur Google image (image.google.com) et copiez ce lien dans la barre de recherche (clic droit « coller »). Examinez alors les résultats par date de publication pour vérifier qu'ils correspondent bien à la publication dont vous souhaitez contrôler la véracité.**

### Hémorragie informatique

Vérifier la véracité et le bien-fondé d'un message sur internet est assez simple, même si cela peut sembler compliqué pour un internaute occasionnel. Cependant, il faudrait que ce qu'on trouve sur internet soit toujours fiable et que tous les sites d'information respectent le code de déontologie journalistique. En effet, de nombreux sites aux apparences respectables ne sont pas édités par de vrais journalistes avec la neutralité et l'objectivité, même relative, qu'on devrait en attendre. NOVOpress, les Observateurs.ch, Boulevard Voltaire par exemple, qui sont tous des sites qui se revendiquent d'extrême droite. Continuons à comparer internet à une scène de crime, et dégageons un premier complice : le moteur de recherche ! Alors que l'invitation à l'utiliser pour débusquer le message fallacieux →

**FACEBOOK  
NOUS PROTÈGE...  
VRAIMENT ?**

« Je ne donne ni à Facebook ni à aucune entité associée permission d'utiliser mes photos, informations, messages ou publications, tant au passé que dans l'avenir. Avec cette déclaration, je donne avis à Facebook qu'il est strictement interdit de divulguer, copier, distribuer ou prendre toute autre action contre moi sur la base de ce profil et / ou de son contenu. Le contenu de ce profil est confidentiel. La violation de la vie privée peut être punie par la loi (UCC 1-308-1 1 308-103 et le Statut de Rome). Note : Facebook est désormais une entité publique. Tous les membres ont besoin de publier une note comme celle-ci. Si vous préférez, vous pouvez copier et mettre cette version. Si vous ne publiez pas une telle déclaration au moins une fois, il sera techniquement autorisé d'utiliser vos photos, ainsi que les informations contenues dans les arguments d'état de profil. Ne pas partager, mais copier et coller pour être en sécurité. »

### Les éléments suspects :

# Indice 1 : En 2012, la **notion d'urgence** aurait pu se vérifier si les conditions d'utilisation du réseau social ne représentaient pas un contrat en bonne et due forme, approuvé par vous, précisant le contraire. En 2017, rien dans l'actualité ne s'y rapporte mais surtout, le texte du Hoax reste inchangé, tout comme le contrat de Facebook d'ailleurs. Pourtant, ce texte est de nouveau partagé.

# Indice 2 : La **forme** : Le texte d'apparence légale ne contient pas de nom, pas de date et se rapporte au code de commerce américain et au fonctionnement de la Cour pénale internationale. Il n'y a donc pas de rapport avec la protection des données privées pour un utilisateur européen, et même pour les ressortissants et citoyens américains, le texte UCC 1-308-1 1 308-103 est ici mal interprété.

# Indice 3 : Vient ensuite la note avec ses redondances, sa mise en garde et son invitation à **copier/coller**. C'est cet élément qui est le plus interpellant car en copiant/collant, l'utilisateur devient l'auteur du texte, il prend la responsabilité du contenu publié.

# Indice 4 : Enfin, l'**absence de sources** argumentant le bien-fondé ou la véracité de ce texte cible l'utilisateur crédule, qui fera davantage confiance à ses « amis » qu'à un article de presse par exemple. On ne sait jamais, dirons-nous !

### Les sites d'in-faux :

A la différence des Hoax, certains sites se sont spécialisés ouvertement dans le canular dans un but parfois humoristique, parfois critique. Ils dénoncent toujours la naïveté des internautes qui partagent et surtout qui commentent les articles qu'ils publient. (Le Gorafi, Bilboquet, Nordpresse,...)

→ vous est conseillée plus avant, c'est sans compter sur le système de référencement expliqué brièvement ci-dessous.

### Un virus mutant

Pour comprendre comment une information non vérifiée peut se retrouver en tête des réponses d'un moteur de recherche, il faut se plonger dans le fonctionnement de ceux-ci.

En voici un résumé sommaire :

Les moteurs de recherche utilisent des « robots », des centaines de milliers de machines qui parcourent internet sans relâche et enregistrent une partie de leurs contenus ainsi que tous les liens qui partent ou arrivent vers les pages qu'ils ont examinées.

Ces contenus et liens sont indexés dans d'immenses bases de données à partir de mots clés. C'est ce qui permet à Google de vous proposer rapidement une réponse à une recherche sur les plusieurs milliards de pages internet existantes. Si vous tapez le mot « robinet », le moteur de recherche ouvrira l'index robinet, ou sont archivées toutes les pages contenant le mot robinet). Enfin, les machines analysent la pertinence des réponses en prenant en compte le nombre de liens et de clics vers les pages internet se trouvant dans l'index. Plus la page est consultée et citée, plus elle sera placée haut dans les réponses de votre moteur de recherche.

Donc, avec la complicité, volontaire ou non, de communautés d'internautes, une page contenant de l'information non vérifiée sera plus crédible pour Google qu'un site d'information soumis à une certaine éthique. Il faut donc faire preuve de bon sens et de vigilance et favoriser le recouplement des sources et l'analyse de celles-ci. Parce que dans cette masse illimitée d'informations, il est devenu vraiment difficile de faire la distinction entre les vraies et les fausses informations et les Hoax y contribuent énormément.

**Bon réflexe à avoir sur les sites d'informations que vous ne connaissez pas :**  
**Cliquez sur les pages « A propos » des sites que vous consultez (si elles existent) ou encore déroulez le site jusqu'en bas de page pour y découvrir les liens vers les sites et blogs partenaires.**

### Les séquelles de la contamination

Outre le fait que l'utilisateur se rende ridicule après le partage d'une fausse alerte enlèvement, d'autres dangers sont à craindre de la propagation de rumeurs sur internet.

Le copier-coller rend la source introuvable ; n'importe quelle personne ayant partagé un

contenu diffamatoire pourra donc être désigné comme étant son auteur. C'est d'autant plus problématique lorsque celle-ci est partagée par mail avec l'inscription d'une signature qui peut être liée à son lieu de travail.

Un simple message peut mener à l'engorgement, voire à l'abandon d'adresse mail ou de ligne téléphonique. Par exemple, l'internaute dont le groupe sanguin est A rhésus négatif sera tenté de sauver Noélie, la petite fille de 9 mois atteinte d'une leucémie rare en attente d'une greffe de moelle. Il appelle donc l'établissement français du sang de Bois-Guillaume, qui est harcelé d'appels à chaque nouvelle apparition de ce message qui circule sur nos réseaux depuis 2002.

Enfin, il existe le risque d'insensibilisation de l'internaute qui, à force de répondre aux alertes au loup, finira par ne plus se mobiliser quand une cause véritable se présentera à lui. Dans le même ordre d'idées, l'internaute sera également plus enclin à ne plus croire l'information fiable des sites de presse pourtant soumis au code de déontologie, sourcés et documentés, ou à ne plus avoir envie de chercher à s'informer. Le vrai danger est aussi là...

**Dernier bon réflexe : Avant de partager, de « liker » ou de commenter un article ou un lien, lisez-le jusqu'au bout ! Un article partagé sur deux n'a pas été ouvert, ce qui signifie que 50% des internautes limitent leurs informations à un titre, un résumé et une image.**

### Vaccin en cours de développement

Oui, l'espoir est permis en ce qui concerne la limitation de l'épidémie de rumeurs sur internet. Et c'est à l'utilisateur ordinaire que nous le devons, avec la mise en ligne de sites de décryptage tels que Hoaxbuster.com, Hoaxkiller.fr pour les informations générales, ou debunkersdehoax.com, le site spécialisé dans le décryptage des rumeurs d'extrême droite.

Ces sites fonctionnent grâce à la participation d'internautes bénévoles qui alertent les sites de chasseurs de Hoax et qui relaient la vérification et l'analyse de ces messages frauduleux.

Vous pouvez participer à la vaccination de la toile en vous rendant régulièrement sur ces sites, en les alimentant ou en partageant leurs articles !

Avec un peu de vigilance et quelques bons réflexes, nous pouvons, ensemble, faire du web, un meilleur média.

Jenny Delmotte

Sources : Hoaxbuster/Hoaxkiller/Le Monde/Médiapart

### A MEDITER...

Les hoaxes sont des messages informatiques qui circulent sur les réseaux sociaux, souvent urgents, à transférer au plus grand nombre. Ils jouent sur les émotions pour diffuser des rumeurs et des fausses informations.

**- Ai-je déjà été confronté à des hoaxes ? Comment ai-je réagi ?**

**- Sur les réseaux sociaux, suis-je attentif aux sources des informations qui sont partagées ?**

# “CONTRE L’IMAGINAIRE DU COMLOT, FAIRE FRONT SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX”

## MARIE PELTIER

Historienne et enseignante à l’Institut Supérieur de Pédagogie (Haute École Galilée), elle a publié, en octobre 2016 : *L’ère du complotisme, la maladie d’une société fracturée*, aux éditions *Les Petits Matins*.



© Équipes Populaires

**N**os sociétés sont fracturées et complexes. Le complotisme, ou conspirationnisme, propose des visions unifiées et simplifiées du monde. Cet entretien avec Marie Peltier, fait le point sur les origines, les paradoxes, les conséquences de cet imaginaire complotiste très largement répandu. Cela concerne les réseaux sociaux, les médias et les politiques, mais aussi nos luttes sociales, nos moyens d’action, nos stratégies. Le questionnement est garanti.

■ **Contrastes :** Quelles sont les théories du complot les plus répandues au sein de l’opinion ?

□ **Marie Peltier :** Clairement, celles qui concernent le 11 septembre 2001 et qui reposent sur une fracture entre l’Occident et le reste du monde. Ce sont celles qui cristallisent le plus de débat politique. C’est ce genre de théories qu’on a retrouvées au moment des attentats en France et en Belgique et ce n’est pas un hasard. Plus un événement possède une charge symbolique forte, plus il attisera de contre-discours. De la même façon que le 11 septembre a été utilisé comme symbole d’une attaque contre les valeurs américaines, les attentats en France ont polarisé l’attention sur une opposition entre « nos valeurs » et la désignation d’un ennemi extérieur. Les contre-discours complotistes, d’ailleurs, désignent toujours les mêmes coupables. On aurait, en gros, le camp américain qui orchestrerait les choses avec son allié israélien, à travers des pseudo-djihadistes utilisés comme instruments de cette oppression. C’est cela le cœur des théories du complot les plus influentes aujourd’hui.

■ **Ces théories ne sont-elles pas limitées à des cercles fermés ?**

□ Non, non ! Cet imaginaire du complot américano-sioniste a beaucoup pollué le débat politique classique. C’est une illusion de croire que ces théories « alternatives » seraient le fait de farfelus. Au moment des attentats à *Charlie Hebdo*, j’ai été très frappée de voir, lors d’interventions dans les écoles notamment, que cet imaginaire était partout. Cela ne veut pas dire que tout le monde dit explicitement qu’il s’agit de manipulations de la CIA... Le complotisme est un phénomène répandu à des degrés divers. Mais ce qui revient toujours, c’est un doute systématique à l’égard du récit officiel. C’est cela que le 11 septembre a inauguré : une scission dans le débat public entre ce qui serait le récit officiel et ce qui serait le contre-discours. Sans tenir un discours complotiste au sens fort, beaucoup d’acteurs de la société civile ont endossé ce réflexe de méfiance généralisée envers le discours médiatique et politique mainstream. Cette méfiance constitue un socle de pensée emprunté au complotisme. →



© Émilie Populaines

→ ■ **On dit souvent que ce sont surtout les jeunes qui sont séduits par les théories du complot...**

□ On ne peut pas nier qu'ils sont un des publics cibles. Il y a une fracture générationnelle. Une personne de vingt ans, aujourd'hui, est née avec Internet, vit éloignée de la mémoire de la Seconde Guerre Mondiale, a grandi avec le schéma identitaire, de « guerre des civilisations ». À cela peuvent s'ajouter des éléments propres aux jeunes issus de l'immigration : une perte de repères dans leur histoire familiale, une mémoire de la colonisation qui n'est pas assez travaillée aujourd'hui.

Mais les jeunes ne sont pas les seuls touchés par les théories du complot, loin de là. Si on prend un regard large, je pense que le vingtième siècle a généré beaucoup de désillusions idéologiques, religieuses aussi. Il y a un besoin de croire qui touche toutes les

générations. Par ailleurs, on peut aussi tomber dans ce genre de visions complotistes quand on essaie d'appliquer des grilles de lecture du passé à la situation actuelle. Par exemple, la grille de lecture anti-impérialiste héritée de la guerre froide. On le voit très fort dans le clivage de l'opinion autour de Poutine, qui fait fantasmer toute une série de personnes, comme s'il représentait une résistance à l'impérialisme occidental. Mais quand on reste ainsi scotché à cet anti-impérialisme à sens unique, qui date des années 70 et 80 et qui est par ailleurs louable en soi, on est quand même en-dehors de la réalité d'un monde devenu multipolaire, et qui le sera de plus en plus.

■ **Mais ne risque-t-on pas de s'interdire toute critique des manifestations d'impérialisme, de délégitimer tous les contre-discours en les taxant de théories du complot ?**

□ C'est évidemment une question centrale. Car le complotisme pointe des failles et des dysfonctionnements qui sont réels : le manque de transparence, le manque de cohérence, les logiques d'oppression. Prenons l'exemple de l'intervention

américaine en Irak en 2003. Le prétexte des armes de destruction massive était, en effet, un mensonge avéré ! Il y avait aussi un réel mouvement citoyen mondial contre l'intervention, qui a été outrepassé par l'administration Bush. Le désaveu et la méfiance sont donc enracinés dans des précédents historiques. Du coup, il y a un entre-deux dans lequel il est difficile de tenir debout. Personnellement, je suis à la fois détestée par les conspirationnistes ET par les anti-conspirationnistes. Le débat est polarisé en deux camps, on serait soit « anti-système », soit « dans le système ». Tout l'enjeu est de se tenir sur la crête...

Il faut dénoncer les théories du complot, surtout les idéologies oppressives qu'elles véhiculent, mais sans tomber dans l'interdiction de la critique politique. En réalité, le complotisme anti-américain, par son aveuglement, dessert les légitimes critiques envers les USA ou envers les impérialismes. Le cas de la Syrie est l'exemple-type. Beaucoup d'anti-impérialistes défendent aujourd'hui la ligne de Poutine, qui est un impérialiste par excellence. Cela n'a plus aucune forme de logique, on baigne dans le fantasme... Au fond, il faut essayer de sortir du rêve de la cohérence absolue.

Il y a un deuil à faire sur la division du monde en camps idéologiques clairs et il faut retrouver un peu de sagesse. Je crois qu'il faut sortir de la posture de dénonciation perpétuelle (je suis anti ceci ou cela) et travailler à notre propre parole. Complotistes et anti-complotistes se renforcent dans un jeu de miroirs quand on en reste à considérer le monde par opposition à un ennemi fantasmé, donc mal identifié.

■ **En tant que mouvement qui vise à l'égalité dans un monde foncièrement inégalitaire, nous avons pourtant besoin d'une communication offensive, tranchée parfois. Comme celle utilisée par Oxfam récemment, qui a mis en lumière que huit personnes détiennent la même richesse que la moitié de l'humanité... Comment se servir de l'image, de la force du symbole, sans glisser dans la démagogie ?**

□ La question est très délicate et je n'ai pas de réponse toute faite. Les mouvements engagés dans le combat social doivent être plus vigilants que jamais à la sémantique, à la terminologie, à la logique de pensée qu'ils véhiculent. On peut avoir la tentation de faire du marketing associatif, c'est normal dans le contexte actuel. Mais certains pensent qu'il faut aujourd'hui faire dans la simplification, dans le binaire, que c'est le seul moyen de mobiliser les gens qui, au-

trement, n'y comprendraient rien. Mais c'est précisément cette pensée binaire et simpliste qui fait le lit du complotisme et, ensuite, de l'extrémisme. En même temps, il y a un travail pédagogique indispensable... Honnêtement, c'est une question non résolue. Je pense seulement qu'il faut vraiment faire très attention au registre terminologique et symbolique utilisé.

Sans nous en rendre compte, nous avons tendance à aller puiser dans le vieux stock des réflexes populistes. Trump a été élu sur ce fond « anti-système ». Je prends un exemple : l'utilisation d'un terme comme « la finance ». Quand on connaît un peu l'histoire, on sait que ce registre sémantique-là est extrêmement lié au fascisme et à l'antisémitisme. Alors bien sûr, les associations qui travaillent ces questions vont toutes dire : oui, mais il y a des choses à dénoncer, c'est quand même scandaleux, etc. Et je suis d'accord. Mais attention aux mots utilisés, car il peuvent faire basculer dans des idéologies qu'on ne souhaite pourtant pas favoriser. Faut-il vraiment dénoncer « la finance » en général ? Quel est précisément le problème, n'est-ce pas plutôt tels acteurs, tels mécanismes ? C'est une tension pédagogique permanente, il n'y a pas de réponse simple.

■ **Sommes-nous entrés dans une ère de « post-vérité », dans laquelle les faits n'auraient plus d'importance ?**

□ Je n'aime pas tellement cette expression qui est apparue d'un coup dans le débat public. Je trouve que c'est une vision dépolitisante et nébuleuse. Cela laisse entendre que le relativisme ambiant nous est tombé dessus comme ça, tout seul. Or si on en est là, c'est aussi parce que des acteurs politiques ont compris qu'ils pouvaient surfer sur le désaveu citoyen pour répandre des idéologies de substitution ou promouvoir des régimes autoritaires...

C'est une véritable guerre de l'information, un rapport de force médiatique. On l'a observé autour de la chute d'Alep récemment. Je pense qu'historiquement, il y a là un tournant... Pour revenir à l'expression en question, il y a une chose que j'aime tout de même, c'est que cela repose la question de la vérité. Pas la Vérité avec un grand V, mais au moins l'idée partagée qu'il y a des choses vraies et d'autres pas. Comme l'a dit un historien américain : si on ne croit plus que la vérité existe, si on est dans un relativisme absolu, il n'y a plus de critique politique possible. On le voit avec Trump d'ailleurs. Dès qu'on le dénonce, il répond : « fake news » (NDLR : fausses infos).

■ **Cette guerre de l'information fait rage, notamment, sur Facebook, Twitter, dans les commentaires d'articles en ligne... Devons-nous investir ce terrain-là ? Avons-nous un rôle à y jouer ?**

□ Les réseaux d'extrême droite et la propagande russe, qui se recoupent largement d'ailleurs, ont compris bien avant nous à quel point le nouveau terrain politique, ce sont les réseaux sociaux. Du moins en ce qui concerne la bataille des idées. Ils ont dix ans d'avance sur les progressistes. Et ils ont donc investi des formats spécifiques qui ont un impact important sur ces réseaux sociaux. Je crois donc qu'il faut vraiment arrêter avec les discours du genre : Internet ce n'est pas la vraie vie, pas la vraie politique, etc. Non, c'est là que ça se passe, qu'on le veuille ou non. Il faut bien se rendre compte que pour une majorité des jeunes, le fil d'actualités Facebook est l'unique source d'information. Et très souvent, sans même aller au-delà des titres, sans lire les articles partagés.

Il y a donc un enjeu fondamental d'occupation de cet espace par les acteurs démocratiques. Mais c'est abyssal... Car l'imaginaire complotiste a tellement gagné du terrain, y compris chez ces acteurs démocratiques, qu'il faut presque repartir de zéro. Il faut à la fois s'exprimer, mais de la manière la plus ajustée possible. On doit entrer, je pense, dans une grande réflexion sur les formats à proposer, mais aussi sur des initiatives collectives pour éviter les risques d'exposition personnelle qui sont réels. Le contexte de libération des paroles haineuses est tel qu'on ne peut plus faire les choses de façon artisanale, chaque militant dans son coin. Il est nécessaire de faire front et d'utiliser aussi les mêmes formats que les complotistes, pour que la contre-propagande puisse être efficace. Cela ne veut pas dire qu'il faut arrêter d'analyser les choses en profondeur, surtout pas... Mais on ne doit pas se priver des formats qui marchent, il n'y a pas de raison de les laisser aux complotistes et aux racistes.

■ **Concrètement, à quels formats faites-vous allusion ?**

□ Par exemple, ce qui se répand le mieux sur les réseaux sociaux, ce sont les images accompagnées d'une phrase-choc assez simple à comprendre. Mais aussi les vidéos courtes, ce que le monde associatif commence à faire. Et puis réfléchir à la longueur de nos articles. C'est un constat, les gens lisent moins. Sans abandonner les réflexions longues, on peut réfléchir à des doublons plus synthétiques, plus directs. C'est →

**A MEDITER...**

« Le complotisme est un phénomène répandu à des degrés divers. Mais ce qui revient toujours, c'est un doute systématique à l'égard du récit officiel. »

- *Y a-t-il certains événements au sujet desquels j'entretiens de gros doutes sur la version « officielle » des médias ? (Par exemple : le 11 septembre 2001, la guerre en Syrie, les attentats de Bruxelles ou de Paris, le nombre de réfugiés en Belgique...)*

- *Est-ce que je fais confiance à une autre « version » des faits ? Pourquoi ?*

- *À propos de la « propagande » : d'où vient-elle ? Quels sont les différents acteurs internationaux qui sont susceptibles de développer une propagande ? Comment garantir des médias libres, indépendants et compétents ?*

→ d'ailleurs une tendance journalistique... Au-delà de 4000 signes, je crois, les gens ne lisent plus.

■ **Du coup, ils ne liront pas cette interview...**

□ (Rires) Bon, on sait qu'il reste un public averti à qui le format long convient encore, mais n'oublions pas que l'enjeu, c'est maintenant de toucher les autres... Il s'agit de quitter une posture qui a été assez répandue dans nos milieux de gauche et qui s'apparente à une forme de snobisme : les réseaux sociaux, ce serait un truc trop léger, trop branché, pas sérieux... C'est fini, ça. Le temps est venu de l'action concertée et collective sur ce terrain-là, c'est urgent car le retard est énorme.

■ **Vous êtes enseignante en école supérieure. Vous êtes donc confrontée à cette méfiance envers les discours officiels, de la part des étudiants... Quelle expérience en retirez-vous ? Comment s'y prendre pour contrer cet état d'esprit si répandu ?**

□ Ce qui me semble apporter le plus, c'est le fait d'incarner ce qu'on dit. C'est la question de la cohérence. Tenir un discours, avoir une posture, ça ne passe plus du tout auprès des jeunes en général. Je pense qu'il ne faut pas hésiter à dire d'où l'on parle, pourquoi on dit ce qu'on dit. Une des causes qui a créé le rejet du système, c'est le manque de sens, la déconnexion entre ce qu'on raconte à l'école, ce qu'il « faut apprendre » et le vécu. Il faut vraiment réinjecter du sens, ce qui veut dire engager sa personne et son être. J'ai observé que le sens se partage mieux quand on peut situer ce qu'on dit dans une trajectoire personnelle, sans pour autant étaler sa vie privée.

Le désaveu à l'égard de la parole d'autorité, en général, est très profond. Je me souviens d'un étudiant à qui je mentionnais différents sites de fact-checking, de désintox pour lutter contre le complotisme.

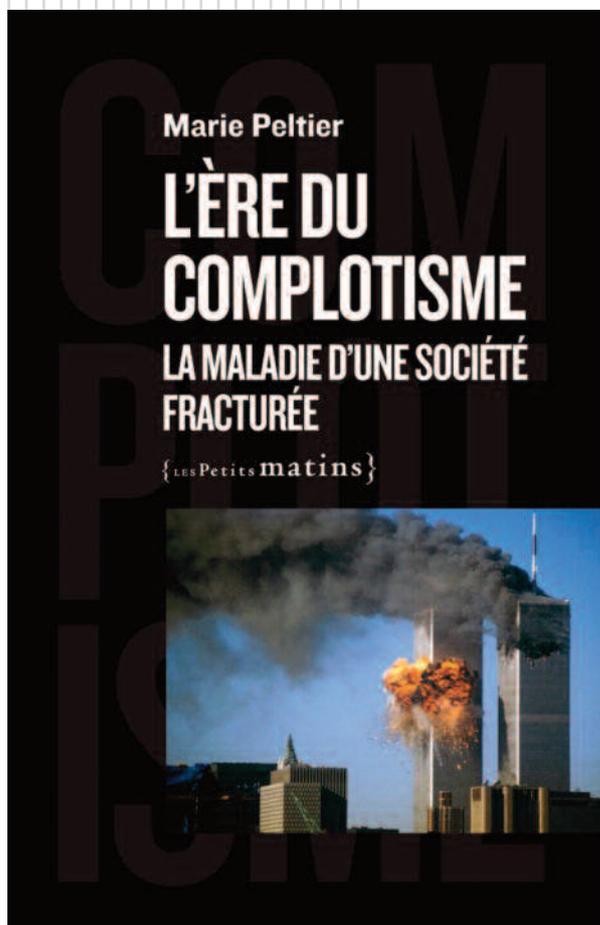
Il s'est subitement insurgé contre ce retour d'une parole d'autorité, qui propose de « rétablir la vérité ». Ça ne passe plus du tout. Du coup, maintenant j'accepte cela. Je partage ce qui, moi, m'a aidée, mais je laisse mes interlocuteurs refuser ce qui ne fait plus sens pour eux. La posture, l'autorité, l'expertise, il faut prendre acte que ça ne marche plus. Du coup, c'est très engageant pour l'enseignant (ou pour le pédagogue en général).

■ **Pour terminer, revenons aux médias, disons, classiques. Sont-ils influencés par ce complotisme ambiant ?**

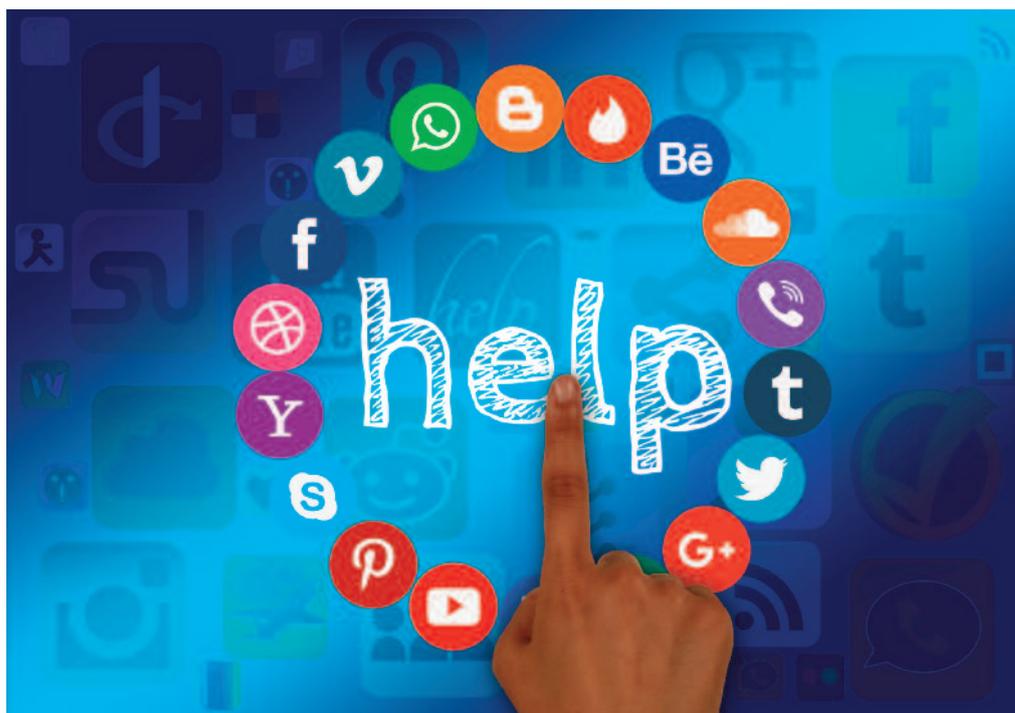
□ Oui, évidemment. Tout cela devient très poireux. À tel point que certaines critiques envers les médias en deviennent risibles. L'imaginaire du complot, la réhabilitation de régimes autoritaires, le discours anti-système, les critiques politiques binaires, le climatoscepticisme, les théories anti-vaccins, même la propagande du régime syrien, tout cela trouve des échos importants dans les médias classiques. Il n'y a pas d'un côté des médias « du système » et de l'autre des théories alternatives. Les frontières sont poreuses. C'est donc une vraie imposture des réseaux complotistes quand ils se disent persécutés par les journalistes. Et en même temps, à côté de ce phénomène d'influence, il y a aussi du renforcement en miroir. L'hyperfocalisation actuelle sur les questions de l'Islam, du terrorisme, des attentats contribue à alimenter le réflexe de suspicion systématique des complotistes : ils nous parlent de cela, disent-ils, pour masquer les « vrais coupables », autrement dit, dans leur vision binaire, ce fameux « axe américano-sioniste »...

Dans ces phénomènes d'influence et de renforcement, les médias sont très mal pris. Quoi qu'ils fassent, au fond, ils sont critiqués. Je pense qu'il faut les soutenir. Et je ne parle pas ici des grands patrons de groupes de presse évidemment, ne confondons pas tout, je parle des journalistes qui sont aujourd'hui assez désemparés. N'oublions pas qu'ils sont très nombreux à essayer de faire leur boulot le mieux possible, et qu'ils sont en fin de compte un reflet de la société. Il faut démystifier les « médias », leur prétendue déconnexion du monde, etc. La plupart des journalistes sont juste des gens comme vous et moi.

Propos recueillis par  
*Monique Van Dieren et Guillaume Lohest*



# UN ÉLECTROCHOC SALUTAIRE ?



cc.Phalay-gena

Que faire face à la tourmente qui balaie le monde de l'information ? La désinformation et la méfiance généralisée envers tous les "pouvoirs", dont celui des médias, font le lit du populisme d'extrême droite. Une solide remise en question s'impose à tous niveaux. Le cahier des charges est gigantesque et le chantier doit démarrer de toute urgence.

Les médias, que l'on appelle aussi le "quatrième pouvoir", sont dans l'œil du cyclone. Ils prennent conscience de l'ampleur de la méfiance de l'opinion publique vis-à-vis des canaux d'information « traditionnels » (presse écrite, TV) et de sa crédulité vis-à-vis des fausses informations qui circulent de plus en plus sur les réseaux sociaux.

Leur rôle ambigu dans l'élection de Donald Trump et la contagion populiste qui risque de s'étendre en Europe les amène à prendre des mesures pour aider le public à faire le tri entre les vraies et les fausses informations. Mais aussi à réfléchir au sein des rédactions à leur déontologie journalistique (voir article page 6 à 9) et à la nécessité de retrouver le chemin d'un journalisme d'investigation de qualité.

## Stigmatiser ou s'approprier Facebook ?

En France, des initiatives positives sont prises par le milieu journalistique pour aider l'internaute. Le journal français *Le Monde* vient de lancer le nouveau site Décodex qui analyse les

sites d'information ([www.decodex.com](http://www.decodex.com)). Et un accord a été passé entre cinq journaux français et Facebook pour signaler aux internautes des sites ou des informations suspectes grâce à un code couleur.

## Et en Belgique ? Pas encore grand-chose à signaler ?

Certains journalistes et spécialistes en communication estiment cependant que ces initiatives ne sont pas suffisantes. Interrogé dans l'émission RTBF "Les Décodeurs" du 29 janvier dernier, Nicolas Vanderbiest, assistant en communication à l'UCL, estime que ces initiatives "sont des effets d'annonce qui ne serviront à rien. Pour accéder au nouveau site du Monde, il faut vouloir faire le choix conscient de ne plus être pollué par les fausses infos. Or, le site du Monde n'est pas vraiment fréquenté par les gens qui consultent les Fake News".

En réponse, François Heinderyckx, doyen de la faculté des Lettres à l'ULB, admet que "l'effet →

→ sera *dérisoire et marginal*”. Mais il salue le fait que les grands médias, dont c’est la responsabilité sociale d’informer les citoyens, se mobilisent et prennent des initiatives. Selon lui, c’est un bon début.

Damien Van Achter, professeur à l’IHECS et consultant et créateur de nouveaux formats numériques va un pas plus loin dans la remise en question des médias. Interrogé par *Le Vif*, il affirme qu’ «on se trompe en croyant que l’on continuera à faire vivre des médias sur le simple fait d’expliquer des faits réels et de les vérifier. Car à l’heure de Facebook triomphant, l’émotion et la subjectivité dominant”. Il pense que les médias ne prennent pas la mesure de la révolution numérique à l’œuvre et que les mesures cosmétiques ne suffiront pas. « Et si je devais créer un nouveau média aujourd’hui, poursuit Damien Van Achter, ce serait sur les réseaux sociaux, au cœur de Facebook. Nous devons mener une guérilla. Les journalistes ont perdu la conscience du fait qu’ils sont une force de combat et de proposition. Les médias classiques ont ouvert un champ infini en permettant de réagir aux articles sur Internet, mais ils ont laissé le terrain en friche. (...) Ce terrain est désormais occupé par une minorité active de fachos et de cons. Il faut challenger le populisme avec du positif. Le rôle d’un média, c’est de se mettre au service des communautés existantes ».

Voilà donc un avis bien tranché. Et c’est une voie qui commence à se répandre dans le milieu journalistique. Pensons par exemple à ces 54 journalistes licenciés par la chaîne de télévision i-Télé qui ont décidé d’investir leur indemnité de licenciement dans la création d’un média d’information sur Facebook, Twitter et Youtube.

Qu’on le veuille ou non, l’avenir du journalisme ne peut donc plus se concevoir sans un passage obligé par les réseaux sociaux. L’enjeu pour les journalistes est de trouver la manière de les utiliser intelligemment et d’aider le public à faire la part des choses dans la masse d’informations qui ne fait qu’augmenter ; vérifier les sources, lire les articles et pas seulement les titres...

### **Médias et politique : Je t’aime, moi non plus**

Mais si les médias doivent sérieusement questionner leur rôle et revoir leurs pratiques, ils sont également la cible d’une certaine classe politique qui les utilisent - voire les instrumentalisent - comme vitrine électorale, mais qui fustigent les journalistes dès qu’ils fouillent un

peu trop dans leurs incohérences politiques ou dans leur feuille d’impôt.

En soi, ce jeu du chat et de la souris entre les médias et le monde politique est sain pour la démocratie. Sauf que le public, de plus en plus désabusé par le fonctionnement de nos institutions démocratiques, est tenté de prendre pour argent comptant les thèses simplistes et démagogiques du populisme qui pratique la désinformation à grande échelle. Et pour combattre cette vague populiste qui se répand notamment via les réseaux sociaux, il faut s’attaquer aux racines du problème.

Ces racines sont sociales ; des conditions de vie de plus en plus difficiles et des frustrations dues à l’augmentation criante des inégalités. Elles sont aussi politiques ; une classe politique qui se montre impuissante à réguler une économie-casino, et des comportements personnels parfois inadmissibles lorsqu’on est censé être au service de la collectivité.

S’il ne veut pas perdre le peu de crédibilité qu’il lui reste encore, le monde politique doit donc être plus proche des citoyens et de leurs réalités de vie... et faire le ménage pour être irréprochable et transparent.

Les médias ne sont que les vecteurs de ces dérives, mais ils ont une grande responsabilité dans la manière de traiter l’information et de la restituer. Après l’expérience “Brexit” et “Trump”, les médias et les réseaux sociaux ont réellement pris conscience de leur influence dans les campagnes électorales. La France et l’Allemagne (bientôt en campagne électorale elles aussi) ont décidé de prendre des mesures pour éviter des manipulations venant de l’étranger. Le site Breitbart News, fondé par le plus proche conseiller de Donald Trump, a d’ailleurs décidé de lancer des versions de son site... en allemand et en français. La menace de manipulation politique via les réseaux sociaux est donc bien réelle. Au point que le ministre de l’Intérieur allemand a récemment annoncé la création d’un Centre de défense contre la désinformation, craignant une intrusion russe dans le prochain débat électoral. Selon le journaliste Marcel Linden<sup>2</sup>, “les anti-européens fourbissent leurs armes de désinformation massive en vue des élections néerlandaises, françaises et allemandes de 2017. Auxquelles les réseaux sociaux serviront de rampe de lancement”.

Les instances européennes se préoccupent également du risque de propagande pro-russe et islamiste qui visent à discréditer l’Union européenne par l’intermédiaire des médias et des

### **A MEDITER...**

L’éducation permanente doit plus que jamais jouer un rôle dans la compréhension de l’information et dans l’analyse critique.

**Comment y parvenir sans pour autant faire le lit des discours populistes ou anti-système ?**

réseaux sociaux. Une dizaine de fonctionnaires européens russophones sont chargés de suivre les médias russes et corriger les fausses informations sur les réseaux sociaux. Le Commissaire européen au numérique a aussi appelé les réseaux sociaux à prendre des mesures plus radicales, évoquant la possibilité de sanctions si Facebook ne prend pas des mesures pour limiter la propagation de fausses infos.

Le journaliste Marcel Linden estime cependant que corriger les “Fake News” est une arme à double tranchant car cela pourrait conforter certains dans l'idée que l'UE veut faire taire “des vérités qui dérangent”. Et dans une résolution prise en novembre dernier, le Parlement européen reconnaît que le travail de contre-propagande russe ou islamiste risque d'être vain s'il n'est pas accompagné d'un travail de communication positive, d'éducation des citoyens et de décryptage des contenus médiatiques.

### L'urgence de la prise de conscience

Mais l'éducation aux médias (tant pour les jeunes que pour les adultes) sera-t-elle à la hauteur pour faire face à la rapidité et l'ampleur du phénomène de désinformation et de désabusement qui tracent la voie de l'extrême droite ? Sans doute pas dans l'immédiat, car le travail de longue haleine de l'éducation permanente peut paraître en décalage par rapport à l'urgence de la réaction.

Le philosophe Edouard Delruelle estime en effet que “la seule réaction possible [à la montée du populisme], c'est une refonte en profondeur des pratiques politiques et de l'orientation générale de la société. Toute autre réaction de type pédagogique ou de sensibilisation ne serait que cosmétique”.

Peut-on prendre le risque de retarder l'éducation des jeunes aux réseaux sociaux ? Des voix se font souvent entendre pour réclamer une limitation de l'accès des jeunes aux réseaux sociaux, ou du moins, le retarder. Une bonne idée ? Média-Animation, asbl spécialisée dans l'éducation aux médias en Fédération Wallonie-Bruxelles répond : « Assurément pas, si l'on prend en compte la nécessaire éducation au numérique, bien plus efficace si elle est entamée précocement »<sup>3</sup>

Et faut-il négliger l'indispensable travail de compréhension du monde, des rapports sociaux et politiques ?

Le public le plus vulnérable sur le plan social l'est également souvent sur le plan culturel, car de plus en plus éloigné des médias classiques et

de l'analyse critique qu'ils développent. Or, estime Paul de Theux<sup>4</sup>, la vie démocratique est profondément influencée par les médias, et les discours politiques sont essentiellement véhiculés par ceux-ci.

L'éducation permanente ne peut donc faire l'impasse sur la compréhension du monde et la prise de conscience du danger qui guette nos démocraties. “Le populisme marche parce qu'il donne l'impression d'apporter des réponses simples à des questions complexes, analyse Min Reuchamps, politologue à l'UCL. Une des répliques, c'est d'impliquer davantage les citoyens dans le processus de décision. Ce volet participatif est essentiel pour repolitiser la société. Il faut ramener les citoyens dans la délibération directe avec des personnes qui ont une autre opinion qu'eux. Paradoxalement, poursuit Min Reuchamps, cette ère de grands bouleversements est peut-être propice à un renouvellement accéléré de nos modes de fonctionnement. Et à une réappropriation citoyenne des enjeux<sup>5</sup>”.

Et parmi ces enjeux, celui du rapport que la gauche entretient avec les médias. La gauche les pointe souvent du doigt pour leur complaisance (volontaire ou inconsciente) avec « l'air néolibéral ambiant ». Mais au vu des discours anti-médias (et anti-système) tenus ces derniers mois par de célèbres populistes, comment rester critique sans faire le lit des discours fascistes ? Autrement dit, la “suspicion systématique” envers les médias traditionnels n'ouvre-t-elle pas la voie à une “légitimation systématique” des médias autoproclamés alternatifs, sans avoir le discernement suffisant quant au respect de la déontologie journalistique ? Nous ne pouvons pas faire l'impasse sur l'autocritique...

Monique Van Dieren

1. Quatre résolutions pour éviter le Tsunami, Olivier Mouton, Le Vif du 25/11/2016.

2. Article de Marcel Linden dans La Libre du 28/12/2016.

3. Facebook : Il est interdit d'interdire ?, Yves Collard, Média-animation, 20/12/2016

4. L'éducation aux médias d'information au service de la citoyenneté, Média-Animation, 23/09/2015.

5. Cité dans l'article d'Olivier Mouton dans Le Vif du 25/11/2016.

## QUELQUES CONSEILS PRATIQUES

### A UTILISER SEUL OU EN GROUPE

Pour connaître la définition de la post-vérité, d'une fake-news, d'un hoax, d'un fait alternatif, de la ré-information... Consultez le Petit lexique de l'information sur [www.lemonde.fr/lesdecodeurs](http://www.lemonde.fr/lesdecodeurs)

Pour vérifier si un site internet ou un organe de presse est fiable ou non (valable uniquement pour les sites français) : [www.lemonde.fr/verification](http://www.lemonde.fr/verification)

Pour vérifier si une information qui circule sur les réseaux sociaux est un hoax (canular) : [www.hoaxbuster.com](http://www.hoaxbuster.com)

Pour en savoir plus sur les théories du complot les plus répandues, avec de nombreux exemples à l'appui, lire le dossier du participant d'une journée d'étude organisée par le ministère français de l'éducation nationale le 6 février 2016 : Réagir face aux théories du complot. Téléchargeable sur [www.education.gouv.fr](http://www.education.gouv.fr)

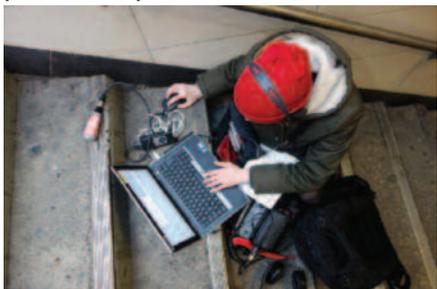
Pour aller plus loin dans la réflexion, le site internet de l'asbl Média-Animation comporte également de nombreuses analyses pertinentes sur l'évolution du monde des médias et des réseaux sociaux. Et si vous cherchez un intervenant pour une conférence ou une animation, l'équipe éducative de Média Animation est à votre disposition. Voir [www.media-animation.be](http://www.media-animation.be)

Sous la coordination du MOC, des associations montoises viennent d'éditer une « Petit guide de survie en territoire médiatique » comprenant des fiches pédagogiques et de nombreuses références d'articles et de films et documentaires. Pour se le procurer : [j.gras@ciep-hainautcentre.be](mailto:j.gras@ciep-hainautcentre.be) 065/35.39.63

## Edito

Un chantier pharaonique ?

2



Sommes-nous surinformés ou désinformés ? Nous sommes dans une période propice à une réappropriation citoyenne des enjeux de société et à une révision en profondeur des rapports que nous entretenons avec nos institutions, dont les médias.

## Débat

Une ère "post-vérité" ? Oui, mais...

3



Comment la "post-vérité" s'est-elle imposée dans notre vision du monde au point d'avoir été sacrée "mot de l'année" en langue anglaise par le dictionnaire britannique Oxford ? Et surtout, est-elle adaptée à la situation, est-elle pertinente ?

## Médias

Quand internet brouille les cartes de l'information

6



Fake news, intox, rumeurs... circulent sur la toile. Le journalisme doit faire face à un nouvel enjeu crucial : pour la première fois dans l'histoire, il n'est plus perçu comme le seul gardien de l'information. Il doit faire face à une crise de légitimité, à une méfiance du public vis-à-vis de sa fonction. Mais comment en sommes-nous arrivés là ?

## Rumeurs

Le Hoax, un virus qui traverse votre écran

10



Hoax est un mot anglais qui signifie « canular ». Mais sur internet, canular n'est pas vraiment le terme ad hoc. Si sur le principe, un hoax est bien un canular, il convient d'y ajouter quelques adjectifs : pervers, fallacieux, diffamatoire... Car sous des apparences d'information, il brouille la carte de l'information médiatique.

## Interview

Faire front contre l'imaginaire du complot

13



Nos sociétés sont fracturées et complexes. Le complotisme, ou conspirationnisme, propose des visions unifiées et simplifiées du monde. Cet entretien avec Marie Peltier, fait le point sur les origines, les paradoxes, les conséquences de cet imaginaire complotiste très largement répandu.

## Education

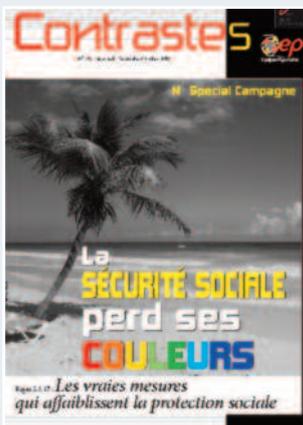
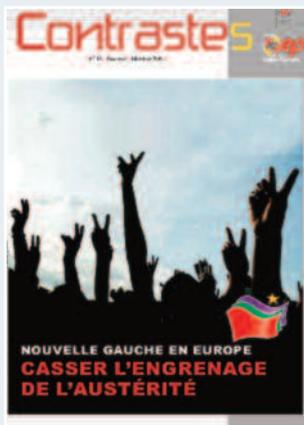
Un électrochoc salutaire ?

17



Que faire face à la tourmente qui balaie le monde de l'information ? La désinformation et la méfiance généralisée envers tous les "pouvoirs", dont celui des médias, font le lit du populisme d'extrême droite. Une solide remise en question s'impose à tous niveaux. Le cahier des charges est gigantesque.

Nos derniers Contrastes



Notre prochain Contrastes

